

la classe agricole de cette grosse charge qui l'écrase et qu'elle croit née avec la terre, la charge qui chasse notre population rurale aux Etats-Unis, la charge des œuvres religieuses.

LABOR.

## LOURDES ET ZOLA

(Suite)

### II

La *Semaine Religieuse*, à laquelle certains journaux spécialistes ont emboité le pas, appréciant le nouveau livre de Zola a dit, entre autres accusations non justifiées, que le caractère de Bernadette était complètement travesti.

J'ignore si le caractère de la douce paysanne pyrénéenne est travesti, mais je ne le crois pas. Dans tous les cas, Zola ne mérite pas les reproches des gens pieux, car il a représenté Bernadette sous les traits les plus charmants et les plus touchants. S'il y a là un travestissement de caractère, ce n'est pas à la *Semaine Religieuse* de se plaindre.

Bernadette, que les discuteurs de miracles représentent ordinairement comme une idiote cultivée ou une complice rouée, est, selon Zola, le résumé de la pureté humaine. Sa brutalité d'analyste désarme devant la douce enfant et il n'a pour elle qu'admiration et tendresse.

Il faut lire Zola pour connaître Bernadette ; et lorsqu'on la connaît on ne l'aime pas seulement, on l'admire. Grâce à l'auteur de  *Lourdes*, Bernadette marche dans l'histoire entre Ste Geneviève et Jeanne Darc. Comme ces deux incarnations de la vertu, elle passera à la postérité et deviendra une gloire nationale.

Si Zola a travesti le caractère de cette vierge, il mérite le blâme des profanes et la louange des *Semaines Religieuses*. C'est pourtant le contraire qui se produit.

Voyons alors comment s'exprime Zola au sujet de Bernadette :

" Elle poussait chétive, toujours malade, souffrant d'un asthme nerveux qui l'étouffait aux moindres sautes du vent ; et, à douze ans, elle ne savait ni lire ni écrire, ne parlant que le patois, restée enfantine, retardée dans son esprit ainsi que dans son corps. C'était une bonne petite fille, très douce, très sage, d'ailleurs une enfant comme une autre, pas causeuse pourtant, plus contente d'écouter que de parler. Bien qu'elle ne fût guère intelligente, elle montrait souvent beaucoup de raison naturelle, avait même parfois la répartie prompte, une sorte de guieté simple qui faisait rire. On avait eu une peine infinie à lui apprendre le chapelet. Quand elle le sut, elle parut vouloir borner

là sa science, elle le récitait d'un bout de la journée à l'autre, si bien qu'on ne la rencontrait plus, avec ses agneaux, que son chapelet aux doigts, égrenant les *Pater* et les *Ave*.

Qu'y a-t-il, dans ce portrait de petite paysanne montagnarde, de contraire à la vérité et à la bonne foi de l'écrivain ? Qu'est-ce qui peut bien indiquer qu'il y ait travestissement ou altération du caractère de Bernadette ?

Suivons la, et voyons ce qu'elle inspire à Zola après les apparitions :

" Et comme l'on comprenait que Bernadette, née de cette terre de sainteté, y eût fleuri telle qu'une rose naturelle, éclore sur les églantiers du chemin ! Elle était la floraison même de ce pays ancien de croyance et d'honnêteté, elle n'aurait certainement pas poussé ailleurs, elle ne pouvait se produire et se développer que là, dans cette race attardée, au milieu de la paix endormie d'un peuple enfant, sous la discipline morale de la religion. Et quel amour avait tout de suite éclaté autour d'elle ! quelle foi aveugle en sa mission, quelle consolation immense et quel espoir, dès les premiers miracles ! Un long cri de soulagement venait d'accueillir les guérisons du vieux Bourriette, recouvrant la vue, et du petit Justin Bouhohorts, ressuscitant dans l'eau glacée de la fontaine. Enfin, la sainte Vierge intervenant en faveur des désespérés, forçait la nature marâtre à être juste et charitable. C'était le règne nouveau de la toute-puissance divine, qui bouleversait les lois du monde pour le bonheur des souffrants et des pauvres. Les miracles se multipliaient, ils éclataient plus extraordinaires de jour en jour, comme les preuves indéniables de la véracité de Bernadette. Et elle était bien la rose du parterre divin, dont l'œuvre embaume, qui voit naître autour d'elle toutes les autres fleurs de la grâce et du salut."

Là encore, rien que de très flatteur pour Bernadette.

Ecoutons maintenant le récit d'une visite faite à la voyante par un médecin du pays :

" Elle venait d'avoir vingt ans, il y avait six ans déjà que les apparitions s'étaient produites ; et elle le surprit par son air simple et raisonnable, sa modestie parfaite. Les sœurs de Nevers, qui lui avaient appris à lire, la gardaient avec elle à l'Hospice, pour la défendre contre la curiosité publique. Elle s'y occupait, les aidait dans les besognes infimes, était d'ailleurs si souvent malade, qu'elle passait des semaines au lit. Ce qui le frappa surtout en elle, ce furent ces yeux admirables, d'une pureté d'enfance, ingénus et francs. Le reste du visage s'était un peu gâté, le teint se brouillait, les traits avaient grossi ; et, à la voir, elle n'était guère qu'une petite fille de service comme les autres, effacée et chétive. Sa dévotion restait vive, mais elle ne lui avait pas paru l'extatique, l'exaltée qu'on aurait pu croire ; au contraire, elle montrait plutôt un esprit positif, sans envolée aucune, ayant toujours à la main un petit tricot, une broderie. En un mot, elle était dans la voie commune, elle ne ressemblait en rien aux grandes passionnées du Christ. Jamais plus elle n'avait eu de visions, et jamais, d'elle-